



L'association pour la jubilation des cinéphiles  
vous propose au Cinémarivaux à Mâcon :

## DE CHAQUE INSTANT

de Nicolas Philibert

France – 29 août 2018 – 1h45

Prix de la mise en scène au Festival de Cannes

Jeudi 13 décembre 18h30

Dimanche 16 décembre 2018 19h00

Lundi 17 décembre 2018 14h00

### « De chaque instant » : Nicolas Philibert à l'école de la douleur

Après le Louvre, l'école, et la Maison de la radio, le documentariste a filmé pendant des mois la formation d'élèves infirmières et infirmiers.

*De chaque instant* commence comme un rituel. Sous la direction d'un homme, des jeunes filles apprennent à se laver les mains selon une procédure très précise, comme si ces ablutions annonçaient une cérémonie. Le noir se fait, un carton apparaît à l'écran : « *Que saisir sinon qui s'échappe ?* » Le vers du poète Yves Bonnefoy renforce encore la sensation d'avancer dans la découverte d'une liturgie inconnue.

Pourtant, *De chaque instant*, onzième long-métrage de Nicolas Philibert, ne se préoccupe pas de l'au-delà. La veille permanente qu'évoque le titre est celle que doivent apprendre les élèves infirmières et infirmiers dans le centre de formation de la Croix-Saint-Simon, à Montreuil, où le cinéaste a filmé pendant des mois. Il faut voir dans la solennité qui empreint bien des séquences, dans la division en trois temps du film scandée par les vers de Bonnefoy (« *Que voir sinon qui s'obscurcit* » puis « *Que désirer sinon qui meurt* ») comme une célébration du métier qu'apprennent les jeunes gens que l'on voit à l'écran, un appel à les prendre au sérieux, à leur donner dans notre monde l'importance qu'ils y méritent. Ce titre peut aussi s'interpréter comme un conseil – amical mais ferme – au spectateur. Nicolas Philibert a réalisé un film presque sans personnages : de séquence en séquence, on a parfois le temps de deviner (ou plutôt d'imaginer) une personnalité, mais il ne s'agit pas de dessiner des portraits, ni même de suivre la trajectoire de telle ou tel de ces élèves, simplement de mettre en scène le processus collectif qui fera de ces jeunes des infirmières, des infirmiers.

### Ascèse gestuelle

Il est donc divisé en trois actes. Le premier est tout entier consacré à l'apprentissage des gestes et des règles. A ce moment de leurs études, au début de la première année, les élèves suivent des cours, lors desquels on leur révèle les outils, mécaniques, chimiques ou éthiques, de leur métier. Ils s'exercent aussi, sur des volontaires en parfaite santé, sur des mannequins, avec des prothèses, à assimiler puis à perfectionner les gestes qu'ils répéteront des milliers de fois : piqûres, massages, pansements... Le contraste entre les enjeux essentiels de ces mouvements et les outils rudimentaires qui servent à leur apprentissage pourrait avoir quelque chose de burlesque, le réalisateur en fait une espèce d'ascèse gestuelle.

La partie centrale est occupée par les premiers contacts entre les élèves et les patients. C'est la plus intense, mais aussi la plus brève – elle dure moitié moins de temps que les deux autres. C'est peut-être là la seule faiblesse de ce beau film : le déséquilibre entre la réalité de l'hôpital et l'environnement préservé du centre de formation. On retient un moment volé dans le jardin d'un établissement psychiatrique, le désarroi masqué à grand-peine des élèves face à la mort qui approche.

On en retrouvera certains dans les bureaux des encadrants où ils rendent compte de leur stage. Ce dernier volet est moins gracieux que le premier, moins intense que le second. C'est lui qui donne tout son sens à *De chaque instant*. Qu'il s'agisse d'un élève de première année qui dit sa satisfaction

d'avoir accompagné un malade en fin de vie ou d'une autre en fin d'études qui explique comment son origine l'a conduite à assumer les tâches d'interprétariat, en plus des soins, dans l'établissement où elle faisait son stage, ces paroles font comme un pont entre les idéaux et les théories de l'école et la réalité du milieu.

Après le musée de *La Ville Louvre*, l'école d'*Etre et avoir*, la ménagerie de *Nénette* ou *La Maison de la radio*, le centre de formation de la Croix-Saint-Simon prend sa place dans l'atlas de [Nicolas Philibert](#), qui recense ces lieux qui sont à la fois des éléments essentiels de notre société et des refuges qui lui permettent (ou devraient lui permettre) de réfléchir sur elle-même, de se donner les règles et les structures qui l'empêcheraient de basculer tout à fait dans la déraison.

### Par Thomas Sotinel -Le Monde - 28 août 2018

Le réalisateur d'*Etre et avoir* suit des élèves infirmiers, entre soins des corps et écoutes des maux. Et sous son œil, ce cheminement touche à la grâce.

Le dernier film de Nicolas Philibert était *La Maison de la Radio* (2013), documentaire qui donnait corps aux voix de Radio France. Cinq ans plus tard, c'est la formation d'élèves infirmiers, souvent très jeunes, très motivés et d'une belle candeur, qu'il nous invite à suivre. Dès la première scène, on voit des mains se frictionner sous un filet d'eau froide pour éliminer savon et impuretés. Elles s'exerceront bientôt à prendre la tension sur un bras, effectuer une intramusculaire sur un tronc en plastique, apprendre à lever de son lit une étudiante feignant l'hémiplégie ou à placer sur un brancard une fausse accidentée.

Organisé en trois parties, le film nous montre les élèves de l'institut de Montreuil (93) en classe, puis en stage, et les écoute témoigner de leur rencontre parfois rude avec le monde hospitalier. [...] Nicolas Philibert y fait preuve de cette justesse de regard, mélange d'extrême attention et de tact, qui caractérise son art, exempt de lyrisme, mais pas d'humour ni d'émotion. C'est le cas dans cette scène singulière, l'une des plus simples et des plus belles, la seule tournée en extérieur, qui suit la conversation d'un stagiaire avec une femme qu'on imagine atteinte de troubles psychiatriques. Il est assis à côté d'elle, s'inquiète de savoir si elle a froid, ramasse sur le sol le tabac qu'elle a laissé s'échapper de ses mains, l'écoute fredonner une chanson de Françoise Hardy qu'il ne connaît pas. L'ascendant naturel du soignant sur le patient s'efface au profit d'un simple échange, attentif et doux, entre deux êtres fragiles, au cours duquel le jeune homme n'hésite pas à confier à cette femme qu'elle a beaucoup à lui apprendre. On pense, alors, que Nicolas Philibert pourrait adresser les mêmes mots à toutes les personnes qu'il filme. Et l'on songe à *La Moindre des choses*, qu'il a tourné, voilà plus de vingt ans, à la clinique psychiatrique de La Borde (41), autre merveilleux film de ce radiographe subtil et délicat de notre humanité.

Par François Ekchajzer - Télérama - août 2018

|   |  |
|---|--|
| <b>Prochaines séances :</b><br><b>Fortuna</b> de Germinal Roaux 1h46<br>Jeudi 13 dec, 21h<br>Dimanche 16 dec, 11h<br>Lundi 17 dec, 19h<br>Mardi 18 dec, 20h | <b>Court métrage :</b><br><b>Diagnostic</b> de Fabrice Bracq - Fiction - 8'10<br>La connerie enfin remboursée par les assurances sociales ...<br>Le Dr Semyc est spécialiste d'une maladie très répandue pour laquelle il n'existe aucun traitement à ce jour. Annoncer le diagnostic est donc un exercice délicat qu'il maîtrise cependant à la perfection. |
|---|--|

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante  
Adhérer, c'est soutenir l'association  
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ \* \* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :  
Embobiné 6€ Normales 6,70€  
(hors week-ends et jours fériés)